doctrine ou de morale fixés ou éclaircis! Combien d'avertissements et de corrections paternelles; combien d'encouragements et d'éloges distribuées aux princes, et aux peuples, aux pontifes et aux fidèles, aux pasteurs et aux troupeaux!

Dans un ordre bien moins relevé, mais non moins utile dans leur genre, les classiques latins de Lemaire offriront au lecteur studieux les plus précieux trésors de la vénérable antiquité, les inépuisables richesses de l'imagination, des modèles du goût le plus pur et le plus exercé. Cette collection qui ne le cède pas beaucoup, pour la correction du texte, et la valeur des notes, au recueil des classiques *Ad usum Delphini*, se compose de 150 volumes in octavo. Et cependant ce n'est là qu'une faible partie des trésors que nous avaient légués les auteurs latins. Que de richesses ont été anéanties par les guerres, les révolutions et les ravages des Barbares! Nous savons qu'à lui seul, le polygraphe Varron, le plus savant des Romains, avait écrit plus de 500 ouvrages. Il ne nous reste de lui que le traité de la langue latine, et celui de l'agriculture; et encore ces traités sont-ils incomplets. Térence, dont nous n'avons que six comédies, en avait composé plus de cent. Pline le naturaliste nous est parvenu tronqué et diminué au moins de moitié. Nous ne possédons qu'une partie des ouvrages de Cicéron, qui avait prodigieusement écrit. . . .

Grâce à la découverte de l'imprimerie, les ouvrages des écrivains modernes ne sont pas si exposés à l'oubli dans lequel sont à jamais tombés tant de chefs-d'œuvre des anciens. Faut-il s'en réjouir? faut-il s'en plaindre? La médiocreté, le mauvais même se trouvent tellement mêlés au bon et au parfait; le futile, au sérieux; le niais au sublime, qu'il serait assez curieux d'approfondir cette question. *Sed non erat his locus.* Quoiqu'il en soit. désormais non seulement l'histoire générale des peuples sera connue de la postérité, mais on pourra trouver dans les mémoires et les biographies les détails les plus minutieux sur les hommes célèbres et sur les événemens auxquels ils se seront trouvés mêlés. Multipliés par les presses, répandus dans un si grand nombre de bibliothèques publiques et privées, ces ouvrages arriveront sans doute, la plupart du moins, jusqu'à la postérité la plus reculée.

Une belle correction de ces Mémoires, qui sont si propres à jeter une vive lumière sur les faits, lorsqu,on en use avec discrétion et discernement, est venue augmenter la future bibliothèque de l'Université. On y remarque les Mémoires de St. Simon, du cardinal de Retz, de madame de Motteville, de Sully, de madame d'Oberkirk, ouvrages qui tous, comme on le sait, se rattachent à l'histoire de France

Parmi ces ouvrages, dont plusieurs sont très-considérables, les deux petits volumes de madame d'OberKirk n'occupent qu'une bien petite place, et cependant je ne puis m'empêcher de m'y arrêter un peu de préférence à tous les autres. Ne vous est-il pas arrivé plus d'une fois de passer avec indifférence à côté des fleurs les plus brillantes, pour vous oublier longtemps ensuite en contemplant la modeste violette? Et vous, qui avez visité la vieille Europe, n'êtes vous pas restés quelquefois des heures entières en face d'un petit tableau de l'Albane, après vous être contentés de jeter un regard rapide et distrait sur les plus grandes toiles!

La baronne d'Oberkirk vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Elle ouvre ses mémoires vers les commencements du régne de Louis XVI, et elle les ferme au moment où la révolution commençait ses ravages. Ce qui charme surtout dans la lecture de ces mémoires, c'est la bonne foi qu'on y sent régner partout, c'est la simplicité qui en bannit toute espèce de recherche et d'affectation, enfin un goût pur et délicat, et surtout ce jugement, ce tact avec lequel elle sait apprécier les événements qui se déroulent sous ses yeux, et les hommes qui s'agitent autour d'elle. Passant une partie de l'année dans les domaines de sa famille et au milieu de ses vassaux, et l'hiver à la cour, elle est à même d'étudier également le peuple et les grands, les habitants des chaumières et ceux des palais. La dissolution profonde dans laquelle achevaient de toucher à cette époque toutes les classes de la société française, sous l'influence des principes corrupteurs d'nne philosophie impie, n'échappait pas à sa vue perçante. En plus d'un endroit de son livre, elle déplore amèrement l'irréligion, l'inconséquence et l'apathie de la noblesse; la confusion qui s'introduisait avec tant de rapidité dans tous les rangs et dans toutes les classes, et le funeste aveuglement avec lequel l'aristocratie et la royauté assistaient, contribuaient même quelquefois à leur propre dégradation. Voici en quels termes elle parle d'un trop célèbre drame qui alors fit courir tout Paris; "et dans lequel les choses les plus respectables et les plus saintes sont traînées dans la boue." Cette pièce est un chef-d'œuvre d'immoralité, je dirai même d'indécence, et pourtant elle restera au répertoire, se jouera souvent, amusera toujours. Les grands seigneurs, ce me semble, ont manqué de tact et de mesure en allant l'applaudir; ils se sont donné un soufflet sur leur propre joue; ils ont ri à leurs dépens, et, ce qui est pis encore, ils ont fait rire les autres. Ils s'en repentirent plus tard. On leur a présenté leur caricature, et ils ont répondu: c'est cela, nous sommes fort ressemblants. Etrange aveuglement que celui-là!"

Cet aveuglement avait déjà porté ses fruits. Déjà les roulements d'un tonnerre peu éloigné annonçait à la France et au monde, dont ils devaient faire le tour, les terribles orages de la révolution. Alors, en proie à une vague tristesse, et à de sinistres pressentiments, Madame d'Oberkirk termine ainsi ses mémoires, en faisant passer dans l'âme de son lecteur toute la mélancolie dont la sienne était remplie: "Je n'ai plus que quelques mots à dire. Les évènements de cette année (1789), ceux que l'on prévoit dans l'avenir m'arrachent la plume des mains. Le 14 Juillet, jour de la prise de la Bastille, a vu tomber l'ancienne monarchie. La nouvelle que l'on veut fonder n'a point de racines et ne prendra jamais en France..... Maintenant ma tâche est remplie. Je n'en veux, je n'en puis dire davantage. J'ai la douleur dans l'âme et la mort dans le cœur. Tout ce que je vénère succombe; tout ce que j'aime est menacé; il ne me reste plus de force que pour souffrir, et pour rien dans le monde je ne voudrais éterniser le souvnir de ces affreux jours. Adieu donc à ce passe-temps si doux! Adieu à ces heures écoulées à faire revivre le passé. Il faut songer au présent. Quant à l'avenir, que Dieu le garde! qu'il éloigne le mal et qu'il nous sauve! Qu'il ait pitié de l'humanité et qu'il lui pardonne; c'est mon vœu le plus cher. Nos enfants sont venus au monde dans un triste moment."

Délibérations d'un Conseil Municipal au sujet d'une pompe destinée à l'usage d'une Commune du Finistère.

ART. I. La pompe à incendie est destinée à éteindre les incendies.

ART. II. Tout habitant de cette Commune est pompier en naissant.

ART. III. En cas d'incendie, la pompe ne sera délivrée aux pompiers que d'après une délibération du Conseil Municipal approuvée ensuite par le Sous-Préfet.

ART. IV. La pompe devra toujours être essayée la veille d'un incendie.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'Abeille paraît autant que possible une fois par semaine. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d., payable immédiatement. Les Pensionnaires s'abonnent au bureau de l'*Abeille*.

AGENTS.

A Sainte-Thérèse . . . . . M. A. Thérien.
A l'Assomption . . . M. H. C. W. Laurier.
A la Petite-Salle . . . . M. W. Couture.
Chez les Externes . . MM. { P. Doherty. Chs. Baillargeon.

A. LEPAGE, Gérant.